

WOMAN HATING
DE LA MISOGYNIE

Titre original: *Woman Hating*

© 1974, E. P. Dutton

© 2023, *des femmes*-Antoinette Fouque
pour la traduction française
33-35 rue Jacob, 75006 Paris, France.
www.desfemmes.fr

ISBN: 978-2-7210-1139-8

EAN: 9782721011398

Andrea Dworkin

WOMAN HATING
DE LA MISOGYNIE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par **Camille Chaplain** et **Harmony Devillard**

des femmes
Antoinette Fouque

POUR GRACE PALEY
ET EN MÉMOIRE D'EMMA GOLDMAN

[...] Shakespeare avait une sœur; mais n'allez pas à sa recherche dans la vie du poète écrite par sir Sidney Lee. Cette sœur de Shakespeare mourut jeune... hélas, elle n'écrivit jamais le moindre mot... [...] Or, j'ai la conviction que cette poétesse, qui n'a jamais écrit un mot et qui fut enterrée à ce carrefour, vit encore. Elle vit en vous et en moi, et en nombre d'autres femmes qui ne sont pas présentes ici ce soir, car elles sont en train de laver la vaisselle et de coucher leurs enfants. Mais elle vit; car les grands poètes ne meurent pas; ils sont des présences éternelles; ils attendent seulement l'occasion pour apparaître parmi nous en chair et en os. Cette occasion, je le crois, il est à présent en votre pouvoir de la donner à la sœur de Shakespeare. Car voici ma conviction: si nous vivons encore un siècle environ – je parle ici de la vie qui est réelle et non pas de ces petites vies séparées que nous vivons en tant qu'individus – et que nous ayons toutes cinq cents livres de rente et des chambres qui soient à nous seules; si nous acquérons l'habitude de la liberté et le courage d'écrire exactement ce que nous pensons; si nous parvenons

à échapper un peu au salon commun et à voir les humains non pas seulement dans leurs rapports les uns avec les autres, mais dans leur relation avec la réalité [...] ; si nous ne reculons pas devant le fait (car c'est bien là un fait) qu'il n'y a aucun bras auquel nous accrocher et que nous marchons seules et que nous sommes en relation avec le monde de la réalité [...] alors l'occasion se présentera pour la poétesse morte qui était la sœur de Shakespeare de prendre cette forme humaine à laquelle il lui a fallu si souvent renoncer. Tirant sa vie de la vie des inconnues qui furent ses devancières, ainsi qu'avant elle le fit son frère, elle naîtra, enfin. Mais il ne faut pas – car cela ne saurait être – nous attendre à sa venue sans effort, sans préparation de notre part, sans que nous soyons résolues à lui offrir, à sa nouvelle naissance, la possibilité de vivre et d'écrire. Mais je vous assure qu'elle viendrait si nous travaillions pour elle et que travailler ainsi, même dans la pauvreté et dans l'obscurité, est chose qui vaut la peine.

Virginia Woolf, *Une chambre à soi* (1929)*

* Titre original : *A Room of One's Own*, Londres, Hogarth Press, 1929. *Une chambre à soi*, traduction Clara Malraux, « Bibliothèque 10/18 », n° 2801, Paris, Denoël, 2011, p. 169-171 [Gonthier, 1965].
© Éditions Denoël, 1977.

REMERCIEMENTS

Ricki Abrams et moi avons commencé ensemble la rédaction de ce livre à Amsterdam, en Hollande, en décembre 1971. Nous avons accompli un travail long et ardu tout en traversant de nombreuses épreuves et puis, pour maintes raisons, nos chemins se sont séparés. Ricki est partie en Australie, puis en Inde. Je suis retournée en Amérique. Le livre, dans ses premières bribes et ses fragments initiaux, est devenu mien dans la mesure où la responsabilité de le terminer est devenue mienne. Je remercie ici Ricki pour le travail accompli ensemble, pour la période passée ensemble, et pour ce livre né de cette période et qui l'a transcendée.

Andrea Dworkin

Il existe une misère du corps et une misère de l'esprit, et même si les étoiles, à chaque fois qu'on les regarde, nous versaient du nectar dans la bouche, et même si l'herbe devenait pain, [nous continuerions] d'être tristes. Nous vivons dans un système qui fabrique le chagrin, déversant de ses moulins les eaux du chagrin, océan, tempête, et nous nous noyons au fond, morts trop tôt.

[...] le soulèvement est le renversement du système, et la révolution le changement des marées.

Julian Beck, *La Vie du théâtre**

*Titre original: *The Life of the Theatre. La Vie du théâtre*, traduction Fanette et Albert Vander, «Pratique du théâtre», Paris, © Éditions Gallimard, 1979.

La Révolution n'est pas un événement qui prend deux ou trois jours, au cours desquels sont tirés des coups de feu et des corps sont pendus. C'est un processus long et continu au cours duquel sont créées de nouvelles personnes, capables de rénover la société de façon que la révolution ne remplace pas une élite par une autre, mais de façon que la révolution crée une nouvelle structure anti-autoritaire avec des personnes anti-autoritaires qui à leur tour réorganisent la société de façon qu'elle devienne une société humaine non aliénée, délivrée de la guerre, de la faim et de l'exploitation.

Rudi Dutschke

7 mars 1968

On n'apprend pas à quelqu'un à compter seulement jusqu'à huit. On ne dit pas neuf et dix et au-delà, ça n'existe pas. On donne aux gens l'ensemble ou bien ils ne sont pas capables de compter du tout. Il existe une vraie révolution ou bien rien du tout.

Périclès Korovessis,
entretien publié dans *Libération*, juin 1973

INTRODUCTION

Ce livre est un acte, un acte politique dont la révolution est le but. Il n'a pas d'autre objectif. Il ne s'agit pas de sagesse cérébrale, ni d'âneries universitaires, ni d'idées gravées dans le marbre ou destinées à l'immortalité. Il fait partie d'un processus et il a pour contexte le changement. Il fait partie d'un mouvement planétaire pour restructurer les formes de la communauté et la conscience humaine de façon que chaque personne maîtrise sa propre vie, participe pleinement à la communauté, vive dans la dignité et la liberté.

L'engagement à mettre fin à la domination masculine en tant que réalité psychologique, politique et culturelle fondamentale de la vie sur terre est l'engagement révolutionnaire fondamental. C'est un engagement envers la transformation du moi et la transformation de la réalité sociale à tous les niveaux. Le cœur de ce livre est une analyse du sexisme (ce système de la domination masculine), de son essence, de la façon dont il opère sur nous et en nous. Toutefois, je souhaite débattre brièvement de deux problèmes, secondaires à cette analyse, mais cependant cruciaux pour l'élaboration d'un programme

et d'une conscience révolutionnaires. Le premier est la nature du mouvement des femmes en tant que tel, et le second concerne la tâche de l'écrivain-e.

Jusqu'à la parution de la brillante anthologie *Sisterhood Is Powerful* et de l'extraordinaire livre de Kate Millett *Sexual Politics*^{*}, les femmes ne se pensaient pas en tant que peuple opprimé. La plupart des femmes, dois-je admettre, ne le font toujours pas. Mais l'acte de naissance du mouvement des femmes en tant que mouvement radical de libération en Amérique^{**} peut être daté de la parution de ces deux livres. Nous découvrons, en nous réappropriant notre *herstory*, qu'il y eut un mouvement féministe organisé en vue d'obtenir le droit de vote pour les femmes. Nous découvrons que ces féministes étaient également d'ardentes abolitionnistes. Des femmes ont fait leur *coming out* abolitionniste – sortant du placard, de la cuisine, de la chambre ; pour se réunir dans des assemblées publiques, dans les journaux et dans la rue. Deux héroïnes militantes du mouvement abolitionniste étaient des femmes noires, Sojourner Truth et Harriet Tubman, et elles demeurent des archétypes révolutionnaires.

* *Sisterhood Is Powerful: An Anthology of Writings from the Women's Liberation Movement*, éd. Robin Morgan, New York, Random House, 1970 ; Kate Millett, *Sexual Politics: La politique du mâle*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Élisabeth Gille, Paris, *des femmes*-Antoinette Fouque, 2020 [Stock, 1971]. Édition originale: *Sexual Politics*, Garden City, N.Y., Doubleday & Company, Inc., 1970. (NdT)

** « Amérique » : en remplaçant le *c* d'*America* par un *k* agressif, qui rappelle le triple *k* du Ku Klux Klan, Andrea Dworkin porte dans sa graphie toute la critique qu'elle oppose à la culture qui l'a vue naître. Elle concentre en une lettre son rejet du suprémacisme blanc, de l'impérialisme américain et de sa phallocratie, qu'elle considère intrinsèquement liés. (NdT)

Ces premières féministes américaines pensaient que le suffrage était la clef pour prendre part à la démocratie américaine et que, libres et émancipé-e-s, les ex-esclaves seraient, dans les faits, libres et émancipé-e-s. Ces femmes n’imaginaient pas que le vote serait en réalité refusé aux Noir-e-s par le truchement d’examens d’alphabétisation, de conditions de propriété, et de l’intervention policière de milices constituées de racistes blancs. Elles n’imaginaient pas non plus la doctrine du « séparés mais égaux » ni les usages qui en découleraient.

Le féminisme et la lutte pour la libération des Noir-e-s faisaient partie d’un tout impérieux. On a appelé ce tout, ingénument peut-être, la lutte pour les droits humains. Le fait est qu’une prise de conscience, une fois vécue, ne peut plus être niée. Une fois que les femmes ont fait l’expérience d’elles-mêmes en tant que *militantes* et ont commencé à comprendre la réalité et la signification de l’oppression, elles ont commencé à exprimer un féminisme politiquement conscient. Leur centre d’intérêt, leur objectif concret, était d’obtenir le suffrage pour les femmes.

Le mouvement des femmes fut officialisé en 1848 à Seneca Falls lorsque Elizabeth Cady Stanton et Lucretia Mott, toutes deux militantes abolitionnistes, convoquèrent une convention. Cette convention a ébauché la Déclaration de droits et de sentiments de Seneca Falls (*The Seneca Falls Declaration of Rights and Sentiments*), qui reste à ce jour une déclaration féministe remarquable.

En luttant pour le vote, les femmes ont élaboré maintes tactiques qui serviront, presque un siècle plus tard, dans le mouvement des droits civiques. Afin de changer les

lois, les femmes durent les transgresser. Afin de changer l'usage, les femmes durent le transgresser. Les féministes (suffragettes) étaient des militantes politiques activistes qui utilisaient les tactiques de désobéissance civile pour atteindre leurs objectifs.

La lutte pour le vote a officiellement commencé avec la Convention de Seneca Falls en 1848. Ce ne fut pas avant le 26 août 1920 que l'aimable électorat masculin *octroya* le vote aux femmes. Les femmes n'imaginaient pas que le vote ne toucherait guère, et transformerait encore moins, leurs propres situations d'oppression. Elles n'imaginaient pas non plus que la doctrine du « séparés mais égaux » apparaîtrait comme instrument de la domination masculine. Elles n'imaginaient pas non plus les usages qui en découleraient.

Il existait aussi, depuis toujours, des féministes isolées – des femmes qui, à titre individuel, transgressaient les contraintes du rôle de femme, qui défiaient la suprématie masculine, qui luttait pour le droit de travailler, ou pour la liberté sexuelle, ou pour se libérer des entraves du contrat de mariage. Ces femmes-là faisaient souvent preuve d'éloquence quand elles parlaient de l'oppression qu'elles subissaient en tant que femmes dans leur propre vie, mais les autres femmes, dressées comme il faut à remplir leur rôle, n'écoutaient pas. Les féministes, le plus souvent à titre individuel, mais parfois en petits groupes militants, ont lutté contre le système qui les opprimait, l'ont analysé, ont connu la prison, l'ostracisme, mais parmi les femmes le fait qu'elles étaient opprimées n'a dans l'ensemble pas été reconnu.

Au cours de ces cinq ou six dernières années, cette prise de conscience s'est davantage généralisée parmi les femmes. Nous avons commencé à comprendre l'extraordinaire violence qui nous a été infligée, qui nous est infligée : comment l'éducation sexiste a fait avorter le développement de notre esprit ; comment notre corps a été violenté par des impératifs de séduction oppressifs ; comment la police travaille contre nous en cas de viol et d'agression ; comment les médias, les écoles et les Églises conspirent à nous refuser la dignité et la liberté ; comment la famille nucléaire et la ritualisation des comportements sexuels nous emprisonnent dans des rôles et des manières qui nous avilissent. Nous avons instauré des séances de conscientisation afin de tenter de sonder l'extraordinaire étendue de notre désespoir, de tenter d'explorer les profondeurs et les confins de notre colère intériorisée, de tenter de trouver des stratégies pour nous libérer des relations oppressives, du masochisme et de la passivité, de notre propre incapacité à nous respecter. Il y avait à la fois de la douleur et de l'euphorie dans ce processus. Les femmes se découvraient les unes les autres, car jamais un groupe opprimé n'avait été si complètement divisé pour être conquis. Les femmes ont commencé à faire face à l'aspect concret de ces oppressions : à faire partie du processus économique, à supprimer les lois discriminatoires, à prendre le contrôle de leur vie et de leur corps, à développer une capacité de survie concrète selon leurs propres conditions. Les femmes ont aussi commencé à formuler des analyses structurelles d'une société sexiste – Millett l'a fait avec *Sexual Politics* ; Ellen Frankfort a

démontré dans *Vaginal Politics* les complexes et mortels préjugés anti-femmes de l'élite médicale ; dans *Les Femmes et la folie* (*Women and Madness*) la D^{re} Phyllis Chesler a montré que les hôpitaux psychiatriques sont des prisons pour celles qui se rebellent contre le rôle des femmes bien défini par la société*.

Nous avons commencé à nous voir avec lucidité, et ce que nous avons vu était affreux. Nous avons vu que nous étions, comme Yoko Ono l'a écrit, les nègres du monde, les esclaves des esclaves. Nous avons vu que nous étions les nègres de maison par excellence, des idiotes lèche-cul, le dos ployé, pour récupérer, pour remettre de l'ordre. Nous avons reconnu tous nos comportements sociaux comme des comportements acquis qui servent à survivre dans un monde sexiste : nous nous fardions, nous souriions, nous découvriions nos jambes et notre cul, portions des enfants, nous entretenions notre maison, de façon à nous ajuster à la réalité de la politique du pouvoir.

La plupart des femmes impliquées dans le travail de formulation de l'oppression des femmes étaient blanches et appartenaient à la classe moyenne. Nous avons dépensé, même si nous n'en gagnions pas ni n'en avions le contrôle, d'énormes sommes d'argent. En raison de notre participation au mode de vie de la classe moyenne, nous opprimions d'autres personnes, nos sœurs blanches pauvres, nos sœurs noires, nos sœurs *chicanas* – et les hommes qui

* Ellen Frankfort, *Vaginal Politics*, New York, Quadrangle Books, 1972. Phyllis Chesler, *Les Femmes et la folie*, traduction J.-P. Cottureau, préface Hélène Cixous, Paris, Payot, 1979.

à leur tour les opprimaient. Ce tissu d'oppressions étroitement entremêlées, qui est la structure de classe raciste de l'Amérique d'aujourd'hui, assurait que là où n'importe qui se tenait, c'était avec au moins un pied qui pesait sur l'estomac d'un autre être humain.

En tant que femmes blanches de la classe moyenne, nous vivions dans la maison de l'opprimeur-de-tout-le-monde qui nous soutenait autant qu'il nous maltraitait, nous habillait autant qu'il nous exploitait, nous « chérisait » en retour des nombreux services que nous procurions. Nous étions les concubines les mieux nourries, les mieux entretenues, les mieux vêtues, les plus accommodantes que le monde a jamais vues. Nous n'avions aucune dignité ni aucune vraie liberté, mais nous étions en bonne santé et vivions longtemps.

Le mouvement des femmes ne s'est pas confronté à cette question matérielle fondamentale, et c'est là son plus cuisant échec. Il a rarement été reconnu que la *destruction* du mode de vie de la classe moyenne est cruciale pour le développement de formes de communauté décentes dans lesquelles tout le monde peut être libre et vivre dans la dignité. Il n'existe sans doute aucun programme pour se confronter aux réalités du système de classe en Amérique. Au contraire, le mouvement des femmes a en grande partie refusé, avec un aveuglement consternant, de prendre ce genre de responsabilité. Seul le mouvement des garderies a réfléchi d'une façon ou d'une autre, ou agi de façon pragmatique au sujet des besoins concrets de toutes les classes de femmes. La colère contre l'administration Nixon pour avoir coupé le financement des garderies est,

au mieux, candide. Étant donné la structure de la politique du pouvoir et du capital en Amérique, il est ridicule d'attendre du gouvernement fédéral qu'il agisse dans l'intérêt du peuple. L'argent dont disposent les femmes de la classe moyenne qui se considèrent féministes doit être transféré dans les programmes que nous voulons mettre en œuvre, et *nous* devons les mettre en œuvre. En général, les femmes de la classe moyenne ont refusé en bloc de passer à l'action, de prendre aucun engagement qui interférerait avec, menacerait, ou altérerait de façon significative un mode de vie, ou un niveau de vie, par essence aisé et privilégié.

L'analyse du sexisme dans ce livre formule clairement ce qu'est l'oppression des femmes, la manière dont elle fonctionne, de quelle façon elle est enracinée dans la psyché et la culture. Mais cette analyse reste inutile à moins qu'elle ne soit liée à une conscience et à un engagement politiques qui redéfiniront la communauté dans sa totalité. On ne peut jamais, au grand jamais, être libre dans un monde qui ne l'est pas, et dans le cadre de la redéfinition de la famille, de l'Église, des relations de pouvoir, de toutes les institutions qui demeurent dans nos vies et les régissent, il n'est pas possible de s'accrocher à ses privilèges et à son confort. Une telle tentative est destructrice, criminelle et intolérable.

La nature de l'oppression des femmes est unique: les femmes sont opprimées en tant que femmes, indépendamment de leur classe ou de leur race; certaines femmes disposent d'une richesse considérable, mais cette richesse ne peut être considérée comme gage de pouvoir; on peut

trouver des femmes partout, mais elles ne possèdent ni ne contrôlent aucun domaine majeur ; les femmes vivent avec ceux qui les oppriment, couchent avec eux, portent leurs enfants – nous sommes intriquées, irrémédiablement semble-t-il, au cœur d'une machinerie et d'un mode de vie pour nous désastreux. Et peut-être que, surtout, la plupart des femmes n'ont qu'un faible sens de la dignité ou de l'estime de soi ou que peu de force, puisque ces qualités sont directement liées à un sens de la virilité. Dans *Le Suicide révolutionnaire (Revolutionary Suicide)*, Huey P. Newton nous dit que les Black Panthers n'ont pas utilisé des armes à feu parce qu'elles étaient des symboles de virilité, mais qu'ils ont trouvé le courage d'agir ainsi parce qu'ils étaient des hommes. Quand nous, femmes, trouvons le courage de nous défendre par nous-mêmes, de prendre position contre la brutalité et les mauvais traitements, nous transgressons toute notion de féminité qu'on nous a jamais inculquée. Le chemin de la liberté pour les femmes est voué à être déchirant pour cette seule raison.

L'analyse de ce livre s'applique aux conditions de vie de toutes les femmes, mais toutes les femmes ne se trouvent pas nécessairement dans un état d'urgence primaire en tant que femmes. Ce que je veux dire par là est simple. En tant que juive dans l'Allemagne nazie, je serais opprimée en tant que femme, mais pourchassée, massacrée, en tant que juive. En tant qu'Amérindienne, je serais opprimée en tant que squaw, mais pourchassée, massacrée, en tant qu'Amérindienne. Cette première identité, celle qui porte en elle la mort comme faisant partie de sa définition, est l'identité d'urgence primaire. Il est important de le reconnaître car cela nous

libère d'une sérieuse confusion. Le fait, par exemple, que de nombreuses femmes noires (en aucun cas la totalité) vivent leur urgence primaire en tant que Noires ne diminue aucunement la responsabilité de la communauté noire d'assimiler cette analyse, parmi d'autres, du sexisme, et de la mettre en application dans son propre travail révolutionnaire.

En tant qu'écrivaine à l'engagement révolutionnaire, je suis particulièrement affligée par le type de livres qu'écrivent les écrivain·e·s, et les raisons qui les y poussent. Je veux que les écrivain·e·s écrivent des livres parce qu'ils et elles sont engagé·e·s par rapport au contenu de ces livres. Je veux que les écrivain·e·s écrivent des livres comme des actes. Je veux que les écrivain·e·s écrivent les livres qui peuvent faire une différence dans la façon dont, et même la raison pour laquelle, les gens vivent. Je veux que les écrivain·e·s écrivent des livres qui valent d'être emprisonné·e·s pour eux, qui valent de lutter pour eux, et si cela devait en venir là dans ce pays, qui valent de mourir pour eux.

Les livres sont pour la plupart en Amérique des entreprises commerciales. Les gens écrivent pour gagner de l'argent, pour devenir célèbres, pour construire ou enrichir une autre carrière. La majorité du peuple américain ne lit pas de livres – leur préférant la télévision. Les universitaires enferment les livres dans une toile enchevêtrée de *mindfuck* (manipulation mentale) et d'abstraction. Le concept est qu'il existe des idées, puis l'art, et puis quelque part ailleurs, sans aucun rapport, la vie. Le concept est qu'avoir une idée morale ou décente équivaut à être une personne morale ou décente.

À cause de cette étrange schizophrénie, les livres et leur écriture sont devenus de la broderie sur un mode de vie agonisant. Parce qu'il y a du mépris pour le processus d'écriture, pour l'écriture comme moyen de découvrir le sens et la vérité des choses, et aussi pour la lecture en tant que partie intégrante de ce même processus, nous détruisons régulièrement le peu d'écrivains sérieux et d'écrivaines sérieuses que nous avons. Nous les transformons en figures de bande dessinée, les saignons de toute intimité, de tout courage et de tout bon sens, exorcisons les visions qu'ils et elles produisent en les considérant comme un amusement, exigeons qu'ils et elles nous divertissent sous peine d'être ignoré·e·s et condamné·e·s à l'oubli. Et c'est une grande tragédie, car le travail de l'écrivain·e n'a jamais été plus important qu'il ne l'est aujourd'hui en Amérique.

Beaucoup constatent que dans cette terre de cauchemar le langage ne veut plus rien dire et que le travail de l'écrivain·e est saccagé. Beaucoup constatent que le triomphe de la conscience autoritaire est sa capacité à rendre les mots dits ou écrits vides de sens – de façon que nous ne puissions plus parler ou nous entendre parler les un·e·s les autres. C'est la tâche de l'écrivain·e de reprendre le langage à ceux qui l'instrumentalisent pour justifier le meurtre, le pillage, la profanation. L'écrivain·e peut et doit accomplir la tâche révolutionnaire d'utiliser les mots pour communiquer, en tant que communauté.

Celles et ceux parmi nous qui aiment lire et écrire croient qu'être écrivain·e est une mission sacrée. C'est-à-dire, dire la vérité. C'est-à-dire, être incorruptible.

C'est-à-dire, ne pas avoir peur, et ne jamais mentir. Celles et ceux parmi nous qui aiment lire et écrire souffrent énormément parce que tant de gens qui écrivent des livres sont devenu-e-s des lâches, des clowns et des hypocrites. Celles et ceux parmi nous qui aiment lire et écrire commencent à ressentir un mépris mortel pour les livres, parce que nous voyons les écrivain-e-s se laisser vendre et acheter sur le marché – nous les voyons brocanter leur marchandise frelatée à tous les coins de rue. Trop d'écrivain-e-s, fidèles à l'*Amerikan way of life*, vendraient leur propre mère pour trois francs six sous.

Honorer la mission sacrée de l'écrivain-e consiste simplement à respecter les personnes et à aimer la communauté. Déroger à cette mission est se maltraiter soi-même et porter atteinte aux autres. J'ai la conviction que l'écrivain-e a une fonction vitale dans la communauté, et une responsabilité absolue envers les personnes. Je demande à ce que ce livre soit jugé dans ce contexte.

Woman Hating porte précisément sur les femmes et les hommes, les rôles joués par les unes et les autres, la violence entre les unes et les autres. Nous commençons avec les contes de fées, les premiers scénarios mettant en scène des femmes et des hommes qui façonnent notre psyché, qu'on nous enseigne avant qu'on ne puisse rien connaître d'autre. Nous enchaînons sur la pornographie, où nous trouvons les mêmes scénarios, explicitement sexuels et maintenant plus reconnaissables, nous-mêmes, des femmes charnelles, et des hommes héroïques. Nous enchaînons sur l'*herstory* – le bandage des pieds en Chine, les bûchers de sorcières en Europe et en Amérique. Là, nous

voyons la définition des femmes selon les contes de fées et la pornographie opérant dans la réalité, l'annihilation réelle de femmes réelles – l'écrasement jusqu'à l'anéantissement de leur liberté, de leur volonté, de leur vie – la façon dont elles étaient forcées de vivre, et dont elles étaient forcées de mourir. Nous voyons les dimensions du crime, les dimensions de l'oppression, l'angoisse et la détresse qui sont une conséquence directe de la définition des rôles en pôles opposés, des femmes définies comme charnelles, mauvaises et Autres. Nous reconnaissons que c'est là la structure de la culture qui organise ces morts, ces transgressions, cette violence, et nous recherchons des alternatives, des façons de détruire la culture telle que nous la connaissons, et de la reconstruire telle que nous pouvons l'imaginer.

J'écris toutefois avec un instrument défectueux, une langue sexiste et discriminatoire jusqu'à l'os. Je tente d'opérer des distinctions, de ne pas employer l'« histoire » comme le récit de l'humanité entière, « l'homme » comme terme générique pour l'espèce, « la virilité » comme synonyme de courage, de dignité et de force. Mais je n'ai pas réussi à réinventer la langue.

Ce travail n'a pas été accompli dans l'isolement. Je dois tellement aux autres. Je remercie mes sœurs qui partout se dressent, pour elles-mêmes, contre l'oppression. Je remercie mes sœurs, les femmes qui enquêtent sur notre passé commun, qui le mettent par écrit afin que nous l'apprenions et que nous en soyons fières. Je remercie mes sœurs, ces femmes en particulier dont le travail a tant contribué à ma propre prise de conscience et à ma propre

détermination – Kate Millett, Robin Morgan, Shulamith Firestone, Judith Malina et Jill Johnston.

Je remercie également ces autres qui, à travers leurs livres et leur vie, m'ont tant appris – en particulier, Allen Ginsberg, James Baldwin, Daniel Berrigan, Jean Genet, Huey P. Newton, Julian Beck et Timothy Leary.

Je remercie mes ami·e·s à Amsterdam qui ont été une famille durant la rédaction de la majeure partie de ce livre et qui m'ont aidée dans des temps très difficiles.

Je remercie Mel Clay, qui a cru en ce livre depuis ses prémices les plus obscures, les rédacteurs de *Suck* et en particulier Susan Janssen, Deborah Rogers, Martin Duberman et Elaine Markson, qui a été merveilleuse envers moi. Je remercie Marian Skedgell pour son aide et sa bienveillance. Je remercie Brian Murphy, qui a tenté de me dire il y a longtemps que O était une opprimée. Je dédie à Brian le chapitre 3.

Je remercie Karen Malpede et Garland Harris pour leur soutien et leur aide. Je remercie Joan Schenkar pour m'avoir poussée un peu plus loin que je ne voulais, ou que je ne pouvais, aller.

Je remercie Grace Paley, Karl Bissinger, Kathleen Norris et Muriel Rukeyser. Sans leur amour et leur amitié, ce livre n'aurait jamais vu le jour. Sans leur exemple de force et d'engagement, je ne sais pas où je serais, ni dans quel état.

Je remercie mon frère Mark et ma belle-sœur Carol pour leur amitié, leur présence chaleureuse et leur confiance. Et je remercie mes parents, Sylvia et Harry Dworkin, pour leur dévouement et leur soutien durant

WOMAN HATING : DE LA MISOGYNIE

toutes ces années, qui ont dû leur paraître interminables, alors que leur fille apprenait son métier. Je les remercie pour m'avoir élevée avec beaucoup de soin et de tendresse, pour avoir cru en moi afin que je puisse apprendre à croire en moi-même.

Andrea Dworkin
New York, juillet 1973

PARTIE I
LES CONTES DE FÉES

Pas de liberté possible si nous sommes
prisonniers de la fiction.

Julian Beck, *La Vie du théâtre*

Il était une fois une méchante sorcière et elle avait
pour nom

Lilith
Ève
Agar
Jézabel
Dalila
Pandore
Jahi
Tamar

et il y avait une méchante sorcière et elle était aussi
appelée déesse et elle avait pour nom

Kali
Fatima
Artémis
Héra
Isis
Marie
Ishtar

et il y avait une méchante sorcière et elle était aussi
appelée reine et elle avait pour nom

Bethsabée
Vashti
Cléopâtre
Hélène
Salomé
Élisabeth
Clytemnestre
Médée

et il y avait une méchante sorcière et elle était aussi
appelée sorcière et elle avait pour nom

Jeanne
Circé
Fée Morgane
Tiamat
María Lionza
Méduse

et elles avaient ce point commun : elles étaient craintes,
haïes, désirées et vénérées.

Quand on entre dans le monde des contes de fées, on recherche à grand-peine le point même où se séparent la légende et l'histoire. On veut situer l'instant précis où la fiction pénètre la psyché comme réalité, et où l'histoire commence à en devenir le reflet. Ou vice versa. Les femmes vivent dans les contes de fées en tant que créatures magiques, belles, dangereuses, innocentes, malveillantes et cupides. Dans la liste des personnages du conte de fées – la méchante sorcière, la belle princesse, le prince héroïque –, nous trouvons ce que la culture voudrait que nous sachions à propos de qui nous sommes.

Le fait est que nous n'avons pas façonné cet ancien monde – il nous a façonné-e-s. Nous l'avons ingéré tout rond en tant qu'enfants, ses valeurs et ses symboles laissant leur empreinte sur notre esprit comme des absolus culturels bien longtemps avant que nous ne fussions réellement hommes et femmes. Nous avons adopté en grandissant les contes de fées de notre enfance, mastiqués mais nous restant encore sur l'estomac, comme étant notre identité réelle. Entre Blanche-Neige et son prince héroïque, nos deux grandes fictions, nous n'avons jamais vraiment eu le choix. À un moment donné, la Grande Division eut lieu : ils (les garçons) ont rêvé de monter le Grand Étalon et d'acheter Blanche-Neige aux nains ; nous (les filles) avons aspiré à devenir cet objet du désir de tout nécrophile – l'innocente Belle au bois dormant, désignée comme *victime*, morceau de bien suprême de toute beauté, endormi. Malgré nous, parfois inconsciemment, parfois consciemment, contre

notre volonté, incapables d'agir autrement, nous jouons les rôles que l'on nous a inculqués.

Voici où tout commence, là où nous apprenons qui nous devons être, ainsi que la morale de l'histoire.